VICARIAT DE MACKENZIE.

JOURNAL DU R. P. PETITOT [1].

(*Suite.*)

Grand lac d'Ours, 30 juin 1867.

Comme je ne me souviens pas d'avoir donné à notre bien-aimé Père quelques renseignements topographiques et historiques sur notre mission du grand lac d'Ours, qui est dédiée à sainte Thérèse, je m'empresse de vous les transmettre ici. Elle est située à l'extrémité occidentale de la baie Keith, une des cinq grandes baies qui forment le lac d'Ours (Sas-tcho trié), et non loin de la rivière du lac d'Ours ou Télin-dyé. Elle n'est qu'à deux cents pas du fort Norman, transporté du fleuve Mackenzie ici en 1865, et à un quart de lieue des ruines du fort que l'infortuné John Franklin bâtit en 1825, lors de sa première expédition arctique par terre, et qui portait son nom. A quelques pas de là se trouve l'emplacement de la cabane où hiverna, en 1850, le capitaine Hooper en revenant de son expédition arctique par le détroit de Behring, de concert avec le capitaine Pollens. Je suis donc ici en pays historique, fertile en souvenirs romanesques et en aventures nautiques, sinon en faits édifiants. Par le fait, il est peu de forts dans le district du Mackenzie qui aient joui d'une plus mauvaise renommée que le fort Norman, il est peu de sauvages dans la nation montagnaise qui se soient acquis un plus triste renom, à cause

[1] Voir le tome VII, p. 281 et suiv.

de leur cannibalisme. Ce mot vous étonne et avec raison, vous qui connaissez la douceur de caractère des sauvages septentrionaux. Aussi me hâté-je d'ajouter que la famine était la cause première de ces crimes; mais il n'en est pas moins vrai qu'après avoir goûté de la chair humaine une seule fois, plusieurs de ces malheureux Indiens avaient déjà contracté l'habitude du cannibalisme et ne cherchaient que les moyens d'assouvir cette affreuse passion sur leurs proches et même sur leurs propres enfants. Je vois ici tous les jours un vieillard qui a dévoré ainsi froidement, et sans être pressé par la nécessité, ses deux femmes, deux de ses beaux-frères et ses trois enfants.

Si les blancs (Écossais et métis), serviteurs du fort Norman, n'en venaient pas à ces excès, ils n'en étaient pas moins la terreur des sauvages par leur brutalité et les meurtres auxquels les poussaient des passions désordonnées. C'est ainsi qu'un métis écossais tua onze personnes pour une misérable créature. Des mœurs aussi épouvantables ne se sont adoucies que depuis l'apparition de la croix et de l'Evangile dans ces régions inhospitalières; toutefois il règne encore dans ce fort, entièrement peuplé de protestants écossais, et parmi les peuplades qui l'entourent, un dévergondage dont il faudra bien du temps et des fatigues pour se rendre maître. Ce printemps même un enfant a été arraché par morceaux du sein de sa mère ; un second a été dévoré par les chiens ; un moribond a été enterré vivant, et un autre sauvage a épousé sa propre sœur deux jours après la mort de sa femme. Quelles scènes épouvantables ! C'est un triste pendant à ce que j'ai déjà dit quelque part dans mes lettres des mœurs anciennes des sauvages Flancs-de-chien et Peaux-de-lièvre.

Je dois ajouter à ceci que le lac d'Ours avait été choisi

par le ministre du fort Simpson, Kirkby, pour devenir une mission protestante, et en conséquence il y entretenait un maître d'école métis et y avait même fait un voyage. Mais tous ces efforts de l'erreur furent infructueux ; et cependant l'erreur s'adressait au libertinage, elle ne lui demandait presque aucun sacrifice, elle le fomentait même en lui envoyant un représentant libertin. Qu'on aille dire après cela que l'erreur affecte l'esprit comme la vérité ! Les sauvages du fort Norman n'avaient vu que deux ou trois fois et comme en passant les RR. PP. GROLLIER et GASCON. Aux mœurs dissolues ceux-ci avaient opposé une digue sévère, le joug de la confession, de la pénitence et du jeûne ; ils avaient condamné la bigamie, excommunié les concubinaires, défendu les jeux de hasard pour lesquels les sauvages sont passionnés ; et cependant ces pauvres gens s'étaient attachés à leurs rudes censeurs, et j'ai eu le bonheur de recueillir le fruit des sueurs de ces chers apôtres, trois ans après la dernière visite que le P. GASCON fit au fort Norman, situé alors sur les bords du fleuve Mackenzie.

C'est avec ces précédents que j'arrivai pour la première fois au lac d'Ours le 15 mars 1866. Je ne vous redirai pas ici les bonnes dispositions que les sauvages m'y montrèrent. Je baptisai tous les enfants qui ne l'avaient point encore été, au nombre de 54, et 5 adultes, à la barbe des ministres Bompas et Kirkby, qui n'ont pu faire qu'un seul baptême en trois ans : celui d'un bigame nommé Kaya, que j'avais chassé de l'Eglise à cause de son endurcissement.

Pour m'assurer un pied à terre, je construisis une petite maison, je devrais dire une baraque en troncs d'arbres. De son côté, le révérend Bompas faisait bâtir une grande maison qui accusait un plan formidable de propagande : il voulait, disait-il, établir un orphelinat et des écoles, et re-

gardait ma petite bicoque avec un froid dédain et un sourire sardonique. Sur ces entrefaites, je retournai à ma résidence de Good-Hope, où je passai l'hiver en la compagnie du cher P. SEGUIN et du bon Fr. KEARNEY. J'appris durant ce temps que Bompas avait engagé un certain Mac Leode, que j'avais connu cuisinier au fort des Esquimaux, pour remplir les fonctions de maître d'école au lac d'Ours, moyennant 60 livres sterling de gages, et pour trois ans. Vraiment, ces gens-là sont sans vergogne, me disais-je ; ils ont déjà transformé Kirkby de maître d'école en ministre et bien vite en archidiacre ; et voilà qu'ils font d'un cuisinier un maître d'école ! quels charlatans !

En entreprenant, le 8 mars dernier, un nouveau voyage au grand lac d'Ours, je craignais un peu que par ses efforts, ses mensonges et surtout ses présents, le révérend Bompas n'eût fait quelques conquêtes dans mon petit troupeau. A vrai dire, les ministres ne font pas ici de conversions, vous le savez, mon révérend Père ; lorsqu'ils ne laissent pas s'échapper de leurs griffes leurs rares néophytes, ils se contentent de les dépouiller de tout bagage religieux, et, ainsi allégés, ceux-ci deviennent des athées ou de parfaits indifférents. C'est bien à peu près ce qu'ils font partout ; mais, parmi les sauvages qui s'y laissent prendre, la transformation est plus tôt faite, parce que les moyens de conviction leur manquent et que leur esprit apathique et encore dans l'enfance ne peut raisonner, et accepte volontiers des idées étrangères toutes faites. J'avais donc quelque sujet de craindre. En conséquence, j'avais intéressé à ces chers enfants toutes les personnes pieuses de Good-Hope, auxquelles j'imposai une taxe de prières. De mon côté je préparai durant l'hiver des décorations qui pussent frapper leurs sens, les attirer à la mission en les arrachant aux griffes du ministre. Celui-ci comme tous les autres dédaigne tout ornement

dans sa maison, tout ce qui peut commander le respect et porter à la piété. Comme le disait avec esprit un protestant, cité, je crois, par Mgr de SÉGUR, « ces révérends « prétendent prêcher en esprit et en vérité ; mais, à force « de le faire, l'esprit et la vérité ont disparu de chez « eux. » J'avais donc peint sur toile un autel gothique portatif, haut de 6 pieds et demi, enrichi de statuettes simulées, de clochetons, de pinacles, de découpures et de fleurs. Le tabernacle représente Jésus-Christ instituant la sainte eucharistie. De plus, j'avais fait deux tableaux, également encadrés de fleurs, représentant : l'un, le *Couronnement de la Vierge*, de Velasquez ; l'autre, *Marie réparatrice*. Ces objets, entourés de tentures et de lambrequins, devaient ravir les sauvages et même les blancs du pays, peu accoutumés à de pareilles splendeurs. J'avais cru aussi devoir allier la musique à la peinture, et en conséquence j'avais apporté avec moi le *concertina* du bon Fr. KEARNEY pour accompagner le chant des cantiques. Heureusement (car je ne puis dire malheureusement) le bon Dieu s'était chargé du soin de tout, longtemps avant que je fisse mes préparatifs, et je n'eus qu'à enfoncer une porte ouverte. Voici le fait :

Le révérend Bompas avait fait un mauvais calcul en venant s'établir ici. Il y a éprouvé un échec complet vis-à-vis des sauvages ; et de plus, comme les marais couverts de lichen qui entourent le lac d'Ours à perte de vue n'ont pas le pouvoir de l'enchanter, ni l'officier du fort celui de lui plaire, il a jugé à propos de m'abandonner le terrain avant mon arrivée et a porté ses pénates au fort Raë, où le cher P. GASCON s'est empressé d'aller lui tenir tête. Au préalable, il m'avait menacé, si j'osais venir le déranger ici, de se porter à Good Hope et d'y lâcher ses renards dans nos blés et nos vignes ; mais, voyant que l'on répondait : *Kroulou!* (c'est égal !) et que l'on n'avait nulle crainte

de sa mâchoire d'âne, il a fait abandon de sa maison et de son futur orphelinat.

Bref, son *discursus* imprévu a contenté tout le monde, sauf l'autre révérend du fort Simpson, qui voit son autorité méconnue par celui qu'on lui a envoyé comme vicaire. Par le fait, en même temps que le révérend Bompas promettait à Kirkby de demeurer au lac d'Ours, il s'entendait avec l'officier du fort Raë pour passer dans ce dernier fort. Ce printemps, il se proposait de transporter ses pénates incertains et irrésolus dans le district d'Athabaskaw; mais M. Kirkby a pris le mors aux dents et lui a écrit que, s'il sortait du district Mackenzie, lui Kirkby quitterait le pays tout de bon. Que Dieu les entende et nous en délivre!

Croiriez-vous, mon révérend Père, que l'installation du cuisinier maître d'école, Mac Leode, au lac d'Ours n'ait d'autre but que de faire concurrence à l'établissement de charité de nos bonnes sœurs du Rapide? Quel parallèle entre nos sœurs si instruites, si charitables, et cet Écossais ignorant et libertin! Est-ce sérieux? C'est pourtant là tout le résultat d'un *meeting* de charité tenu dernièrement au fort Simpson en faveur des orphelins sauvages, dont la pitié de la bourgeoisie protestante du pays s'est enfin émue à la seule nouvelle de ce que se proposent de faire nos sœurs. Il paraît que la présence de ces anges de la charité a quelque chose de bien terrifiant pour ces gens-là, puisqu'elle les a poussés à délier les cordons de leur bourse en faveur de pauvres sauvages dont jusques à ce jour ils ne faisaient aucun cas et qu'ils n'appellent que les *Crabes*. Par intérim Mac Leode remplit sans diplôme ni rabbat les fonctions de ministre. Vraiment il y a de quoi faire rougir l'humanité, si elle savait rougir dans le district Mackenzie. A défaut d'écoliers du lac d'Ours, Mac Leode en a fait venir deux du fort Simpson. Je les

vois tous les jours, ces infortunés, plus noirs que des ramoneurs et mis plus adamiquement que des enfants des bois. Quelle concurrence pour nos bonnes sœurs !

Pour se dédommager de la perte de plusieurs de ses coreligionnaires écossais et métis, le révérend Kirkby vient de tenter cet hiver une conquête qui, à force d'être ridicule, fait rougir les protestants ayant un peu d'amour-propre : conquête qui est une véritable défaite pour le protestantisme mort-né du pays, parce qu'elle montre aux protestants eux-mêmes l'inanité de leur croyance et le peu d'ascendant moral que leurs ministres exercent sur les âmes. M. Kirkby, par ses instances jointes à celles de l'officier en charge du district, a donc acheté (je ne dirai pas converti) un Saulteux nouvellement arrivé dans le pays, moyennant... une charrue et une paire de bœufs livrables à la rivière Rouge, sans parler du thé, du sucre et de la farine livrés au fort Simpson. Si toutes les conversions du révérend Kirkby lui coûtent aussi cher, il est fort à craindre que la Société évangélique, biblique ou diabolique qui l'entretient ne se trouve bientôt en faillite. Qu'aurait dit feu le docteur Richardson, qui accusait les Pères de l'île à la Crosse, avec une petite calomnie au bout de la plume, de faire des *tabacco christians*, s'il eût été témoin d'une aussi monstrueuse simonie ? Ah ! sans doute, malgré sa bigoterie reconnue, il n'eût pu s'empêcher de protester contre les *buffalo christians* de son ministre ?

Dans l'incertitude si le fort Norman ne sera pas de nouveau transporté au fleuve Mackenzie, je n'ai pas fait construire ce printemps, et je me suis contenté de ma baraque de troncs d'arbres, où je me trouve bien plus confortablement que nous ne l'étions à la mission de la Providence en 1863. Ma case reçoit la lumière par trois vitres encadrées dans du parchemin. Elle a un plancher, mais

point de plafond ; j'y ai suppléé en disposant des perches sur les soliveaux. Je me suis fait un autel, une petite table ; l'officier du fort m'a prêté une chaise ; un métis m'a apporté un coffre, et ainsi s'est monté mon ménage. Vous voyez que je ne suis pas trop mal. Il est vrai que je n'ai pas même une robe de buffle ou de renne pour mettre entre le plancher et mon dos ; mais mon capot plié en deux me fait un lit assez moelleux, sur lequel je fais des rêves d'or. Avec cela ma cabane offre un aspect superbe, grâce aux décorations que vous connaissez. C'est une pauvrette habillée de soie ; mais mes Indiens, habitués qu'ils sont à leurs huttes enfumées, ne sont pas choqués du disparate. Tout ici pour eux est beau et digne d'admiration, même les grossières images à un sou qui tapissent les murs, même la bûche recouverte de peau qui me sert d'oreiller, même le baril à poudre où je tiens ma provision d'eau. Malgré les efforts concentrés du protestantisme, mes sauvages n'ont pu être ébranlés. Ce ne sont pas pourtant des saints, tant s'en faut, mais ils ont assez de bon sens pour ne considérer le ministre que comme l'homme d'une femme, et partant, pour le mépriser lorsqu'il se donne comme l'homme de Dieu. Aiusi que l'année passée, j'ai eu cette année-ci la consolation de baptiser tous leurs enfants et de voir même accourir vers moi plusieurs familles qui, par le fait d'un de leurs membres, penchaient vers l'erreur. Si je n'ai fait, jusqu'à ce jour, que 17 baptêmes et 2 mariages, cela tient à ce que, devant passer ici tout l'été, je ne crois pas devoir me presser, quoique la persévérance qu'ils mettent à refuser les offres des ministres me soit une garantie de leurs bonnes dispositions, et me permettrait d'en baptiser un plus grand nombre. Aussi j'espère que par ma prochaine lettre vous apprendrez avec joie que la presque totalité des sauvages

du lac d'Ours est baptisée. Jusqu'à présent, le registre porte 161 baptêmes et 13 mariages. De plus, il n'y a point de famille qui n'ait quelqu'un de ses membres baptisé. Ceux-ci attireront sans doute la miséricorde divine sur le reste de la tribu.

En me recommandant à vos bonnes prières ainsi qu'à celles de nos chers Pères et Frères, au bon souvenir desquels je me rappelle, je vous prie d'agréer, mon révérend Père, les sentiments avec lesquels je suis votre frère tout dévoué et fils obéissant.

PETITOT,
Missionnaire apostolique.

Notre-Dame de Good-Hope, 29 février 1868.

Mon premier plan, en me rendant au fort Norman, l'hiver dernier, était d'y demeurer jusqu'à la fin de l'automne, afin de pouvoir évangéliser les Flancs-de-chien et les Indiens des montagnes Rocheuses, qui ne se rendent au grand lac d'Ours qu'à la fin de l'été. Je descendis donc jusqu'au fleuve Mackenzie le 6 juin dernier, avec Béfulé, mon petit serviteur, afin d'aller chercher quelques outils, des vêtements et autres objets de première nécessité que le R. P. SEGUIN devait m'envoyer de Good-Hope par les berges du printemps. Malheureusement ce cher Père ne put rien m'envoyer et me mandait même à Good-Hope, d'où il venait de partir pour le fort Macpherson et les rivages esquimaux. Je m'étais procuré un canot d'écorce; mais, comme il se trouva trop petit pour nous contenir, je dus lui en adjoindre un autre, plus petit encore, et ayant lié ensemble ces deux coquilles de noix, nous nous livrâmes au courant, ayant ainsi l'agrément de voyager en pirogue double, à l'instar des Polynésiens.

Toutefois, comme le R. P. SEGUIN m'avait laissé toute

latitude pour retourner chez mes chers Indiens du grand lac, après que j'aurais séjourné quelque temps auprès du bon Fr. KEARNEY, demeuré seul à Good-Hope, je repris, le 27 juin, le chemin par lequel j'étais venu. On me dit téméraire, et, pour peu que j'aie d'humilité, je dois croire que l'on dit vrai, quoique, en bonne foi, je ne sache pas ce qui m'a valu cette belle réputation; quoi qu'il en soit de ma témérité, je ne posai pas cette fois le pied dans ma pirogue sans appréhension. La navigation ascendante du Mackenzie, de Good-Hope au confluent de la Télin-Dié, n'était pas ce qui m'épouvantait. Tranquillement assis sur ma robe de bœuf musqué et jouant du concertina, pendant qu'à tour de rôle mes trois sauvageons Kkwié, Vitajié et Dénégunli tiraient le canot au moyen d'un long cordeau, je ressemblais fort à ces monarques fainéants que quatre bœufs traînaient d'un pas tranquille et lent; mais la fougueuse rivière du lac d'Ours, la Télin-Dié, était bien de nature à me causer quelques craintes avec ses cascades écumantes, le fracas et la vitesse de ses eaux et son grand rapide d'une demi-journée de parcours. De plus, c'était pour la première fois que j'allais m'y exposer en pirogue d'écorce, et chacun de mes trois compagnons était étranger au pays. Nous partîmes toutefois, sous l'égide de nos bons anges et la protection de notre patronne, la grande sainte Thérèse. Bientôt le vent enfla notre couverture transformée en voile latine, et grâce aux poumons du grand Ekké-tla-itchéné, nous nous trouvâmes en cinq jours au confluent de la Télin-Dié. « Parlons tout bas, me disaient mes gars à l'oreille, parlons tout bas, car si le vent nous entendait il fermerait aussitôt la bouche : Ekké-tla-itchéné est très-susceptible; mais, par exemple, si vous l'injuriez, il souffle encore plus fort. »

Si nous rencontrâmes beaucoup de gibier le long du

fleuve, nous y fîmes aussi une bien triste rencontre : c'était celle d'un esquif qui ramenait du fort Simpson quelques pauvres Indiens de Good-Hope qu'une maladie soudaine avait empêchés de se rendre au grand portage à la Loche. Cette maladie, que je crois être le typhus ou une fièvre nerveuse, devait porter le ravage et la mort jusqu'aux confins septentrionaux du continent américain et décimer les faibles restes des Peaux-de-lièvre, des Loucheux et des Esquimaux. Mais n'anticipons pas. Je prodiguai les soins de mon double ministère de prêtre et de médecin aux pauvres malades et m'éloignai ensuite de l'esquif qui les portait, le cœur oppressé et les yeux en larmes : la mort était peinte sur leurs traits. Quant à mes jeunes gens, ils ne prirent nulle garde à leurs compatriotes moribonds et ne jetèrent les yeux sur eux que pour les en détourner ensuite avec frayeur. La vue d'un malade les épouvante. Durant tout le reste du jour, ils firent paraître une joie et une légèreté dont je ne pouvais me rendre compte, après le spectacle qu'ils venaient d'avoir sous les yeux. J'en demandai la raison au plus sensible des trois, à Kkwié. Voici quelle fut sa réponse : « A quoi me servirait de m'attrister? me dit-il. J'aime bien un tel et un tel, mais je me dis : Kkwié, mon garçon, tu ne peux leur être d'aucune utilité; tu ne peux ni les soigner ni les guérir, encore moins les sauver; ne te fais donc pas de bile. Voilà ce que je me dis. » Puis il ajouta : « Et comme, malgré tout cela, je sens la peine me gagner, je ris, je chante plus fort que d'habitude, je fais le fou, afin que l'excès de la joie tue la douleur. » Ne dirait-on pas que, pour ces pauvres enfants des bois, la tristesse pèse comme un remords? Et voilà ce que l'on a appelé du stoïcisme. Vous le voyez, mon révérend Père, tout le stoïcisme de l'homme de la nature est un pur, un cruel égoïsme : il se console à peu de frais, il ne peut, il ne veut pas ressentir même l'émotion la

moins mortifiante. Tout ce qu'il désire et recherche, c'est la bagatelle et le plaisir. Épicurien, non stoïcien.

Je passai le dimanche avec quelques familles d'Indiens des montagnes Rocheuses, que je trouvai pêchant à l'embouchure de la rivière du lac d'Ours; j'entendis leur confession, puis nous repartîmes à la toue, le long de la Télin-Dié. A peine avions-nous fait une pipe (environ deux heures de marche), que nous aperçûmes une petite flottille de trente pirogues d'écorce de bouleau que le courant emportait avec vitesse. A ma vue, les sauvages qui les montaient mirent pied à terre et allumèrent le feu du bivouac, car la pluie était survenue. Je dressai donc en ce lieu ma tente, sous les vastes sapins, à côté d'une cascade écumante, et je fis prier les bons sauvages, la plupart encore infidèles. C'étaient des Indiens des montagnes qui s'en allaient chasser l'antilocapra et le mouton blanc des Sayuné-kfwé (montagnes Rocheuses). Je leur distribuai des objets de piété qu'ils demandèrent avec instance, et leur adressai une petite allocution, ainsi que des conseils moraux; mais je ne pus faire là qu'un seul baptême d'enfant, parce que la caravane, retardée depuis plusieurs jours par la fabrication des canots d'écorce, était pressée par la faim; et dans nos contrées, vous le savez, mon révérend Père, ne mange pas qui a faim. Il leur fallait donc se mettre en quête de leur nourriture. Or le proverbe a raison : Ventre affamé n'a pas d'oreilles. Ces bonnes gens, qui ne voient le prêtre que très-rarement, auraient bien désiré que je les suivisse dans leurs hautes montagnes, et j'aurais bien accédé à leur désir s'ils m'en eussent fait part; mais ils ne s'en ouvrirent qu'à mes serviteurs, qui eurent le tort de ne me le dire qu'après leur départ.

Nous arrivions à la partie la plus rapide de la rivière; de ce point jusqu'à sa sortie du lac d'Ours, son cours

donne le vertige, vu que sa déclivité est de 2 pieds 6 pouces par mille, soit 200 pieds pour 80 milles de cours. Aussi Dénégunli, le plus sensé de mes jeunes gens, me conseillait-il de ne pas naviguer la nuit, et comme je lui en demandais la raison : « C'est que, dit-il, le courant est bien plus fort la nuit que le jour; » et comme je riais de sa simplicité : « Ne sais-tu pas que l'on est bien plus dispos pour la marche la nuit que le jour? Eh bien, il en est de même des rivières. » Ce même sauvage prétendait avoir déjà vu le lac d'Ours et même le portage à la Loche. Et comme je lui demandais d'où et quand il avait eu cet avantage, n'ayant jamais dépassé les limites de Good-Hope : « Je les ai vus du fort des Esquimaux, me répondit-il avec un grand sérieux, au moyen d'une lunette d'approche (1). » Que de gens semblables à mon Dénégunli ne voient et ne jugent des formes et des choses qu'avec la même lunette!

Enfin nous voici engagés au milieu des cataractes; tout mugit autour de nous, tout tournoie, tout bouillonne. Je crie et nul n'entend mes ordres; deux de mes sauvageons, la corde de toue attachée autour de leurs reins, tirent du rivage le canot à l'avant duquel je me tiens debout, une grande perche en main, faisant éviter à notre fragile embarcation d'écorce les blocs énormes qui brisent les flots de la rivière sur un espace de 4 lieues. Le corps penché en dehors du canot, je courais grand risque d'être précipité dans ces eaux blanchissantes d'écume, si ma perche se fût cassée ou si elle eût seulement glissé sur les rochers. Ceux qui faisaient eur touée ne couraient pas moins de danger, car le rivage se réduisait pour eux à quelques pouces d'une terre glissante ou à un talus extrêmement rapide et entièrement composé de frag-

(1) Il y a plus de 200 lieues de distance entre le fort des Esquimaux et le lac d'Ours, et il y en a bien 700 à 800 jusqu'au grand portage.

ments de pierre meulière, et pendant une lieue et demie ils durent passer sous d'immenses banquises de glace suspendues sur nos têtes, qui pouvaient d'un moment à l'autre les écraser par leur chute. Nous étions entrés dans le rapide à quatre heures du soir. A minuit, l'obscurité nous obligea de bivouaquer dans la partie la plus dangereuse du rapide. Nous gagnâmes un petit retrait de terrain suspendu sur les chutes comme l'aire d'un aigle et y dormîmes au bruit de l'onde, tandis que notre pauvre embarcation dansait tristement sur les cailloux; le talus du rivage était si roide, que nous n'avions pu l'échouer. Le lendemain, elle se trouvait remplie d'eau que ses coutures *dégommées* avaient tamisée. Dans la matinée, nous ne sortîmes des écueils immobiles du rapide que pour tomber au milieu d'écueils flottants plus rapides encore. Je veux parler des glaces que le vent d'est chassait avec force du lac d'Ours. Vous serez peut-être étonné d'entendre parler de glaces au mois de juillet. Il faut que Votre Révérence sache qu'au lac d'Ours elles sont presque perpétuelles, et que la débâcle, en temps ordinaire, n'y a lieu que du 10 au 15 juillet et se prolonge jusqu'en août, où elle donne la main aux premières glaces de l'automne renaissant. Nous avions donc la triste perspective de laisser là notre canot et d'achever notre itinéraire à pied, ou d'attendre patiemment que le vent, en changeant d'aire, eût suspendu la débâcle pour un temps. Mais, les vivres nous manquant pour effectuer ce dernier plan, nous dûmes faire l'abandon de notre pirogue d'écorce, que les glaces avaient gravement endommagée. Je fis quatre parts de mon bagage, pris la moins lourde sur mon dos, et nous nous mîmes en marche. D'après mon calcul, nous devions encore avoir trois journées de marche à faire. Notre route, pour être parsemée de violettes, d'églantines embaumées et de bruyères aux fleurs roses, n'en était pas moins rude

et fatigante. Au bout de quelques heures, nos petits mocassins étaient en loques, et nous marchions sur le nu. Pour comble de malheur, nos maigres *plats-côtés*, cuits au soleil, furent bien vite épuisés; les outardes ne se montraient plus, et tout ce que nous eûmes à mettre sous la dent, ce furent deux ou trois poules de savane que je tuai sur le rivage, car, étant le moins chargé, j'avais le soin de pourvoir le chaudron.

La seconde nuit que nous bivouaquâmes, le froid fut très-intense durant la nuit et renouvela mes douleurs rhumatismales. La rivière, toute fougueuse qu'elle est, gela, et une tasse d'eau fraîche, que j'avais déposée à mon côté avant de me coucher, se trouva congelée le lendemain. C'était le 7 juillet. Après de nouvelles fatigues, nous atteignîmes enfin les grands steppes couverts de lichen qui bordent le vaste bassin du lac d'Ours. Il était encore tel que je l'avais laissé un mois auparavant, c'est-à-dire une masse solide de glace d'une blancheur éblouissante. Mais cette glace contrastait agréablement avec la verdure rajeunie des steppes et des forêts de sapins qui s'étalait sur ses bords, avec l'humide et vaporeuse ceinture de brouillards qui emprisonnait les montagnes « des Ours » et « des Poissons ».

J'atteignis ma maisonnette, littéralement mourant de faim. Si ce que dit Perse est vrai, que « la faim fait les poëtes, comme elle apprend aux perroquets à parler, » je crois que ce jour-là je le serais devenu pour le reste de ma vie. — En dépit du temps écoulé, il m'est resté et il me restera, je crois, de ce malheureux voyage un souvenir qui ne s'effacera pas de sitôt.

Mes bons Kha-tchô-kottiné m'accueillirent avec de nouveaux transports. Je leur donnais en effet une preuve convaincante d'affection par ce retour si prompt et si inattendu, et tous m'en remercièrent. Je continuai, dès ce

jour-là même, les exercices suspendus un mois auparavant, les entendis plusieurs fois à confesse et en disposai plus prochainement un certain nombre au sacrement de la régénération. Ils m'avaient fait dans ce but tant d'instances et avaient mis tant d'ardeur à apprendre leur chapelet, ainsi que les vérités fondamentales de la religion, que je pus en baptiser solennellement 12, dont 9 adultes, la veille de leur départ pour les terres des rennes. Ces 12 baptêmes, joints aux 21 déjà faits et aux 59 de l'année précédente, portent à 92 le chiffre des Indiens régénérés par mon ministère dans cette petite chrétienté de 262 âmes. (Je ne parle pas ici des Flancs-de-chien, qui portent à 420 la population rouge du lac d'Ours, et dont j'ai baptisé un grand nombre au printemps de 1864, au fort Raë.) Actuellement le total des néophytes Kha-tchô-kottiné du lac d'Ours s'élève à 182 âmes.

A Good-Hope déjà, j'avais trouvé chez quelques Indiens la croyance à la métempsycose. J'en découvris un autre cas ici, cas assez singulier, comme vous allez voir. Il s'agissait d'un enfant nouvellement né d'une famille depuis longtemps chrétienne. Le père consentait à faire baptiser celui qu'il regardait comme son fils, mais la mère s'y opposait et donnait pour raison que cet enfant, fruit de ses entrailles, n'était pas son fils, et que sa véritable mère s'opposait à ce qu'il fût baptisé, n'ayant pas été régénérée elle-même. Ceci était pour moi une énigme, et cependant ni le père de l'enfant ni moi ne pouvions vaincre l'obstination de la mère. Elle ne se reconnaissait aucun droit sur l'enfant, que revendiquait une vieille femme, ancienne *jongleuse* de grande réputation. Sans cette condescendance de la véritable mère, j'aurais été obligé de renouveler le jugement de Salomon. Mais d'où provenait ce singulier quiproquo, si tant est qu'il y en eût un? Tout simplement la vieille sorcière avait perdu son fils aîné l'année précé-

dente et, par une supercherie assez ordinaire à cette sorte de gens, elle avait déclaré qu'il ressusciterait bien vite. L'enfant du chrétien en question étant venu au monde après la mort du jeune homme, la sorcière avait mis la main sur lui, déclarant que c'était son fils ressuscité ou plutôt métamorphosé, dont l'âme (éwiñé) était allée se réfugier dans le sein de la chrétienne, pour revoir encore la lumière dans un autre corps. Et tous les sauvages d'avaler la fable et de crier au miracle de la *médecine!* — Il ne me fallut rien moins que les menaces d'excommunication pour venir à bout de ces deux mégères, tant le préjugé ou cette idée fixe était profondément inculquée dans leur esprit; et encore douté-je fort qu'elles fussent convaincues de leur erreur sur l'autorité seule de ma parole.

J'eus la consolation, pendant ce petit retour de mission, de recevoir à résipiscence une famille retenue durant quelque temps dans l'erreur par la faute de son chef, mort l'automne dernier. Sa veuve, qui n'avait jamais mis le pied dans ma maison, s'y hasarda timidement, ainsi que tous ses proches. Tout d'abord je ne parus pas prendre garde à elle, afin qu'elle ne pût pas dire qu'elle avait renoncé au protestantisme à ma sollicitation; mais bientôt je l'entendis se plaindre à haute voix en s'adressant à ses compagnes, selon l'habitude de nos timides Indiens lorsqu'ils viennent solliciter de nous quelque faveur. « Le vrai priant (yat'ri wa) ne me regarde pas, car il sait que j'ai suivi le priant anglais; mais la faute en était à mon mari; pour moi, j'ai toujours aimé la parole du Créateur. S'il savait comme je languis après lui, comme je désire le baptême, il daignerait prendre garde à moi. Voilà que je lui amène tous mes enfants pour qu'il les lave dans *l'eau blanche;* jamais l'eau de l'Anglais n'a touché leur front; je ne l'ai jamais souffert. » Pauvre femme! elle di-

sait vrai, et je ne pouvais la laisser souffrir davantage. Combien de *marci* ne me dit-elle pas lorsque, lui adressant la parole, je l'assurai que les vrais priants avaient pour tous des entrailles de père; que dès ce moment je l'admettais dans mon petit troupeau et que, pour preuve, j'allais sur-le-champ baptiser ses trois enfants. — Tels sont nos Indiens. Les rares âmes qui paraissent attachées à l'hérésie n'y sont le plus souvent retenues que par la crainte : pour les femmes crainte du mari; pour les hommes, crainte des gouverneurs des forts de traite anglais. Tout est là. Du moment que ces officiers se renfermeront uniquement dans leurs attributs mercantiles et ne se feront plus les coryphées des ministres, l'influence de ces derniers, si faible, si chancelante, tombera comme tomberait en Angleterre leur *establish church* sans la protection du gouvernement britannique.

Tout en m'occupant aux exercices de la Mission, j'avais à mettre la dernière main à ma maisonnette : raboter, bouveter, planchéier, couvrir la toiture; et tout cela fut fait durant ce même mois. De leur côté, mes trois petits Peaux-de-lièvre ne demeuraient pas inactifs : ils coupèrent dans les bois 270 pièces de charpente, destinées à une future maison de 34 pieds de long sur 20 de large, et ils firent la pêche de la truite et du hareng.

Le 3 août, je repartais du grand lac d'Ours, accompagné de tous nos bons sauvages, qui s'écriaient tristement : « Ah! voilà que notre Père s'en va; que nous allons nous ennuyer! » Nous ne mîmes pas plus d'un jour pour nous rendre au fleuve; la vitesse avec laquelle voguait notre pirogue était celle d'un steamboat qui file 15 nœuds à l'heure; cependant nous laissions notre embarcation libre, nous contentant de l'éloigner des rochers et de la gouverner. Les eaux plus paisibles du Mackenzie nous offrirent moins d'agrément, et un grand vent *debout* qui s'é-

leva sur ces entrefaites nous força de camper sur le rivage. Mes sauvageons voulurent me donner à cette occasion un spécimen de la puissance de la médecine sur les éléments. Dénégunli se propose de faire taire le vent. A cet effet, il fabrique un petit poisson en bois, il le barbouille de charbon, le fixe par un lien au bout d'une perche, puis fouettant les airs de cette sorte de fléau qui siffle en les fendant, il se met à crier : *Tingué! tingué!* (du calme! du calme!) Mais se méfiant un peu de la recette, il veut en essayer une autre qui, dit-il, sera plus efficace. Il tire donc sa chemise; puis, la présentant au vent, aidé d'un de ses compagnons, il attend qu'une bonne risée de vent l'enfle; alors fermant précipitamment l'ouverture de cette sorte de poche, ils saisissent chacun un bâton, ils frappent à tour de bras sur la chemise qui contient le vent, afin sans doute de le tuer. Mais malgré les coups de gaule le vent ne fit pas mine de baisser; j'en pris occasion pour me divertir à leurs dépens, tout en leur donnant une leçon : dès qu'ils furent couchés, prétextant que le vent était renfermé sous leurs couvertures, je saisis à mon tour la perche et leur en donnai une petite dégelée, ce qu'ils prirent fort gaiement. Le 7 du même mois, j'étais de retour à Good-Hope, et huit jours après je tombai malade pour quatre grands mois. Au moment où je vous écris, je me ressens encore de cette secousse, qui m'a enlevé toute force. Les jambes seules me restent ainsi que la langue. Je pourrai donc encore visiter les pauvres sauvages et les évangéliser. Gloire à Dieu !

Notre cher Fr. KEARNEY a manqué imiter le Fr. TERPENT, de Natal; mais, grâce à Dieu, il a été plus heureux que cet infortuné Frère. Il forgeait un vieux canon de fusil pour en faire un manche de poêle. A cet effet, il l'avait mis dans le feu, et il y était bien resté une heure, lorsque tout à coup une détonation se fait entendre et un

nuage de fumée envahit la cuisine où le Frère opérait. Le cher Fr. KEARNEY, qui s'entretenait avec le R. P. SEGUIN à la porte de cet appartement, regarde tout autour de lui sans se douter de ce qui vient d'avoir lieu. Il finit par apercevoir un trou fait par une balle dans le barreau d'une chaise placée devant lui, et un second trou dans le pas de la porte, juste entre ses jambes. C'est là que le projectile s'était logé. N'est-ce pas un effet de la Providence que le coup ait porté si bas ou qu'il ne soit pas parti plus tôt, alors que les deux chers Frères étaient accroupis devant le feu, ayant leur canon de fusil rougi braqué sur leur poitrine ?

Je laisse au R. P. SEGUIN de vous entretenir de son voyage chez les Esquimaux *Kravané*, de l'embouchure du Mackenzie. Je ne mentionnerai que l'accueil empressé qui lui a été fait et les regrets exprimés à son départ. Comme on ne peut mener de pair les missions des *Dindjié* ou Loucheux et des *Innoïts* ou Esquimaux, tant à cause de la distance que des rivalités qui jusqu'à ce jour ont animé les deux nations, de mœurs et de langue si divergentes, le R. P. SEGUIN, d'après l'avis de Mgr FARAUD, s'occupera des Loucheux, tandis que j'aurai encore le bonheur de visiter mes anciens amis les Esquimaux *Tchizaréni*, unis aux *Kravané* du Mackenzie depuis l'abandon du fort Anderson. Cette nouvelle ne manquera pas de réjouir votre cœur, qui paraît si attaché au salut de ces pauvres sauvages, les plus délaissés, les plus reculés du globe.

J'en viens maintenant à un narré bien triste, bien navrant. Voilà bien longtemps que j'écrivais : « Nous assistons aux funérailles d'une nation : les Peaux-Rouges s'en vont par coupes réglées, de deux en deux ans, ou de cinq en cinq ans. » Or, depuis cette époque, que de sauvages ont encore payé le tribut à la mort ! En automne 1865, les dictricts Mackenzie et Athabaskaw, joints aux posses-

sions russes, furent plus que décimés ; mais la rougeole épidémique qui régnait alors fut d'assez courte durée. En 1867-68, la fièvre nerveuse, le typhus, quoi que ce soit, qui est venu fondre sur nos malheureux déserts, y a stationné plus de six mois, frappant après la guérison avec plus de fureur que pendant l'accès même du mal. Nos sauvages, que vous connaissez si faibles, si lâches, si peu énergiques, étaient littéralement fous de peur et donnaient partant plus de prise à l'épidémie ; ils n'osaient s'aventurer dans les bois, ils voyaient ou croyaient voir partout à leurs trousses l'*iteini* (la mort, la maladie); car, selon leur habitude d'individualiser et d'animer tous les objets, toutes les causes invisibles et agissantes, ils prêtaient un corps et une entité à la maladie. Ils empêchaient même les petits enfants de dormir, de crainte que la maladie ne les prît durant le sommeil. La maladie commença à se montrer dans les bateaux qui font le service de la compagnie ; les premières atteintes eurent lieu au fort Simpson. Il en mourut dix sauvages au grand portage, tous de Good-Hope. Impossible de décrire la désolation que cette affreuse nouvelle répandit parmi nos Indiens à l'arrivée des barges. Durant plusieurs jours on n'entendit autour de nos maisons que des chants de mort et des gémissements ; les femmes rejetaient leurs vêtements, se coupaient les cheveux, se meurtrissaient le sein et le visage avec des cailloux, se livraient à tous les transports d'une douleur sauvage. Malheureusement peu d'hommes retirèrent sur-le-champ de cette calamité tout le profit que le bon Dieu en désirait sans doute pour leur amendement spirituel. L'égoïsme des survivants, des vieux surtout, est encore trop profondément enraciné pour qu'ils s'émeuvent du malheur d'autrui, et leur cœur, comme leur foi, n'est pas encore assez ferme pour reconnaître et baiser la main qui les frappe. Sauf quelques rares jeunes gens

qui ont sucé les enseignements chrétiens avec le lait, les autres en grand nombre murmurèrent contre Dieu et sa sainte religion, attribuant tous leurs maux à la présence du prêtre parmi eux, et tournèrent de nouveau leurs regards vers les jongleurs, fauteurs de ces menées impies. La punition ne s'en fit pas attendre ; 28 ou 30 autres victimes, presque toutes choisies parmi les sauvages livrés à la médecine ou demeurés infidèles, succédèrent aux 10, morts pendant l'été, et porta à 40 le nombre des décès, sur une population de moins de 400 âmes actuellement. A Peels-river, parmi les Loucheux et les Esquimaux, l'épidémie étendit aussi ses ravages avec plus ou moins d'acharnement.

Inutile de dire que nous prodiguâmes aux pauvres affligés tous les secours qui étaient en notre pouvoir ; bientôt je fus moi-même obligé de garder le lit, après avoir lutté durant un mois entier contre des accès violents qui me prenaient deux fois par jour. Une fois au lit, je ne pus plus en sortir qu'après deux mois, et je gardai la chambre environ deux autres mois. Toute ma peine était de me voir inutile, de ne pouvoir visiter, consoler et administrer mes malades. J'en confessai de mon grabat un certain nombre tant que j'eus la force de parler ; mais je dus bientôt m'interdire même cette consolation, et il ne me resta plus qu'à offrir mes souffrances en expiation des péchés du pasteur et du troupeau. Puissé-je avoir obtenu du bon Dieu l'insigne faveur d'avoir été encore en cela bon à quelque chose !

A la maladie s'ajouta la perspective d'une horrible famine. Dans un pays où l'homme vit au jour le jour, la chasse et la pêche sont les seules ressources. Or poisson et rennes vinrent à manquer, ainsi que les bras nécessaires pour prendre le peu qu'il en restait. Qu'allions-nous donc devenir ? L'officier de Good-Hope se vit obligé,

faute de vivres, d'envoyer tous ses serviteurs dans les bois pour y chercher leur vie ; ces pauvres gens s'en revinrent deux mois après, ayant été forcés de tuer et de manger leurs chiens, ainsi que des peaux de caribou. Si nous n'en vînmes pas là, ce fut grâce à l'économie et à l'ordre que notre cher Fr. KEARNEY sait mettre dans l'ordinaire de la maison. Il avait toujours quelque morceau de viande sèche, quelques bribes de viande pilée, quelque poisson caché depuis longtemps et qu'il mettait en évidence au moment où la nécessité nous pressait. Aussi, quand tout paraissait devoir manquer, nous disions, le R. P. SEGUIN et moi : « Espérons, le Frère saura bien produire encore quelque poire pour la soif. Qui pourrait connaître toutes ses cachettes ? » Et de fait la poire ne manquait pas de venir au moment donné. Aussi vous écrivons-nous souvent : « Envoyez-nous des Frères, envoyez-nous des Frères : ils sont une seconde Providence pour nos missions ! »

Je ne m'étendrai pas plus au long sur les tristes événements auxquels ce malheureux hiver a donné lieu ; je me réserve un peu pour nos chers Fr. MÉLIZAN et DÉCORBY, à qui je dois aussi une réponse. Qu'il me suffise de vous dire, mon révérend Père, que nos souffrances eurent une fin, comme tout ce qui se trouve ici-bas. En janvier dernier, le renne des déserts commença à se montrer, l'orignal fourmilla non loin de Good-Hope, et Dieu, comme pour ménager les forces affaiblies des pauvres Indiens, nous gratifia d'un temps si doux, que le thermomètre monta à 1 degré *au-dessus* de zéro le 28 janvier, ce qui est un véritable phénomène pour une contrée où il se maintient à cette époque de 44 à 50 degrés *au-dessous* de zéro. Les vents du Pacifique nous amenèrent tant et tant de neige que le ventre des animaux fait trace dans les bois, et que très-probablement au printemps, lors du dégel, on

pourra tuer les rennes à coups de bâton. J'ai mesuré cinq pieds de neige dans un grand marécage constamment fouetté par les vents et où partant la neige ne peut s'amonceler. Jugez de son épaisseur sous le couvert des forêts. — Actuellement nous sommes dans l'abondance de vivres; notre serviteur, qui est bon chasseur, ne laisse pas se vider notre hangar à viande, et je reviens de la pêche avec un jeune sauvage qui nous a aussi fourni d'excellent poisson pour notre carême. Mais je m'aperçois que je descends à de futiles détails et je m'arrête, fâché de laisser tant de blanc à mon papier; il nous fait quelquefois si grandement défaut !

Présentement je suis à la veille de repartir pour le lac d'Ours, où je donnerai ma quatrième mission aux *Khatchô-kottiné*; s'il plaît à Dieu, le courrier d'été vous en portera le détail. En attendant, je la recommande instamment, ainsi que l'auteur de ces lignes, à vos bonnes prières et à celles de vos communautés.

Agréez, mon révérend et vénéré Père, etc.

Votre très-affectionné et très-respectueux Frère en Notre Seigneur et Marie Immaculée,

PETITOT, O. M. I.

P.-S. Une nouvelle crise vient de me prendre au moment où je ferme cette lettre. Je n'y comprends plus rien ! Depuis quatre ans que ce train dure, cela va toujours de mal en pis, sans que je puisse voir la véritable cause de ces accès. Dépourvu de la lumière de la science, nous allons à tâtons, mais rien n'opère. Je crois cette singulière affection passée à l'état chronique. Quoi qu'il en soit, je ne me décourage pas et continue à filer mon nœud *à Dieu va !* comme disent les marins. Toutefois je commence à douter que je puisse entreprendre le voyage du fort Nor-

man. J'ai toujours peur de mourir subitement et sans sacrements dans une de ces crises nerveuses. Priez Dieu pour que ce malheur ne m'arrive pas.

RAPPORT DU R. P. VANDENBERGHE, PROVINCIAL DU CANADA.

(Suite et fin[1].)

Œuvres locales. — Le travail des missions est certainement considérable dans la province, mais il n'est que la moindre partie de celui qui s'y accomplit, puisque les œuvres locales occupent le plus grand nombre de nos Pères. Sans parler de ceux qui consacrent leur zèle à l'enseignement, nous avons dans nos principales maisons des Pères de résidence fixe auxquels revient un travail exorbitant. A Montréal, nos Pères, au nombre de cinq au plus, ont environ sept mille personnes, qui se confessent à eux habituellement et dont un grand nombre fréquentent les sacrements assez souvent. La proportion est la même à Québec et à Ottawa. Partout, pour conserver dans les voies du bien les âmes nombreuses qui leur sont confiées, nos Pères ont besoin de multiplier les moyens de sanctification : les réunions particulières, les prédications fréquentes, les retraites, et de déployer un zèle infatigable.

Le ministère ordinaire n'absorbe cependant pas toute leur activité ; il y a encore la fondation des œuvres. Dans le dernier rapport, il a été dit que le collége d'Ottawa avait complété l'église paroissiale de Saint-Joseph et avait arrondi son terrain en acquérant deux propriétés indispensables au développement de l'établissement. Depuis lors est survenu à Québec l'incendie du 14 octobre 1866, qui fit du quartier Saint-Sauveur un immense amas de

[1] Voir le numéro 30, p. 178.